Visite guidée aux sources de Sillery

Conception : *Jacques Bachand*
Révision et édition : *Jean-Marc Dion*

Sillery, tour d'horizon

Repérage en accéléré : à gauche, le quai des Cageux, les deux ponts. Au-delà des ponts, la Plage-Jacques-Cartier, puis Cap-Rouge… et les Grands Lacs. À la sortie des ponts, Ste-Foy, jusqu'au Cap-Rouge et jusqu'à l'autoroute 40 et au-delà, la base de plein air de Ste-Foy. Devant nous, Sillery jusqu'à l'Université Laval. À droite, au-delà de l'église de Sillery, le Bois-de-Coulonge, les plaines d'Abraham, les fortifications, le Vieux-Québec, le Cap-aux-Diamants. Derrière nous, le St-Laurent, *Magtogoek, le chemin qui marche* des Algonquins, le chemin par lequel nous sommes tous venus jusqu'au milieu du XX^{e} siècle.

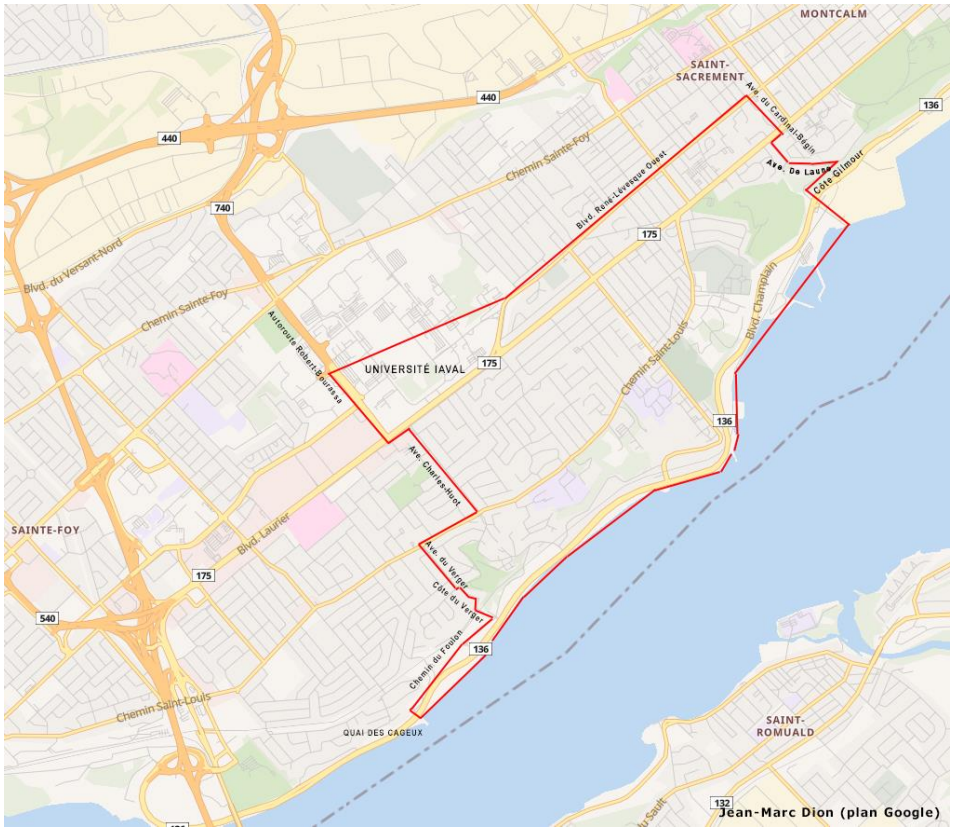
Je vous propose aujourd'hui d'explorer les origines de Sillery. C'est pourquoi nous nous rencontrons ici, au bord du fleuve. Au début du XVII^{e} siècle, nous nous retrouverions debout dans le fleuve et nous aurions probablement de l'eau par-dessus la tête. Mais, d'ici, nous verrions naître Sillery.

Ce Sillery qui fait l'objet de notre rencontre a apparemment bien peu à voir avec le Sillery que vous vous représentez sous ce toponyme. Pour le citoyen moyen de Québec, le toponyme Sillery suscite l'image d'une petite ville bourgeoise de 12 000 habitants (dernier recensement avant les fusions municipales de 2002), juchée sur la falaise en amont de Québec, couverte d'au moins trois cimetières et d'une douzaine d'institutions religieuses disséminées dans des bocages, de larges rues en damier occupées de maisons huppées et ombragées, grand village paisible à peine troublé par deux bouts de rues commerçantes, l'avenue Maguire et le chemin St-Louis.

La ville de Sillery n'existe plus. Une certaine image champêtre de Sillery, tant célébrée par son illustre citoyen James Macpherson-Lemoyne, s'efface graduellement. Mais Sillery est toujours là, bien que certains Sillerois

s’inquiètent des nouveaux volumes qui se dressent dans leur paysage jalousé, et le transforment.

Avant les fusions municipales de 2002, la ville de Sillery s’étendait depuis l’avenue de Laune (étonnant hommage de la ville de Sillery au capitaine anglais qui a ramené le corps de Wolfe en Angleterre), qui rejoint la côte Gilmour au sud-est et l’avenue du Cardinal-Bégin au nord-ouest, jusqu’au boulevard René-Lévesque qui se prolongerait dans l’ancien chemin Gomin à travers le campus de l’Université Laval, jusqu’à l’autoroute Robert-Bourassa, d’où l’on rejoint le boulevard Laurier, pour prendre l’avenue Charles-Huot et descendre l’avenue du Verger, puis la côte du Verger, et, enfin, le chemin du Foulon jusqu’au quai des Cageux.



La ville de Sillery avant les fusions municipales

Aujourd’hui, on va s’intéresser aux origines de cette ville abolie, mais toujours bien vivante comme composante de la ville de Québec.

L'historien Denys Delâge écrit : *« Ka-Miskouanouangashit », c'est-à-dire « endroit où l'on vient pêcher », désignant le « Sillery » actuel dont le toponyme s'est superposé au montagnais-algonquin*[1].

Grâce à l'archéologie et à l'anthropologie, on connaît quelques bribes de la préhistoire de Sillery. Il y a tout lieu de croire que c'est aussi de Sillery que parle Jacques-Cartier dans le récit de son deuxième voyage au Canada en 1535-36, mais sous le toponyme iroquoien Tequenonday.

> « *Apres ladicte ripviere (le Saguenay) est la prouvynce de Canada où il y a plusieurs peuples par villaiges non cloz. Il y a aussi es envyrons dudict Canada dedans ledict fleuve plusieurs ysles tant grandes que petites et entre aultres y en a une qui contient plus de dix lieues de long laquelle est plaine de beaulx arbres et haultz et aussi en icelle y a force vignes (l'île d'Orléans)… au bout d'icelle ysle vers l'ouaist y a un affourcq d'eaues lequel est fort beau et delectable (la chute Montmorency)… le travers duquel y a une terre double de bonne haulteur toute labouree aussi bonne terre que jamays homme vyd et là est la ville et demourance de Donnacona (…) laquelle demourance se nomme Stadaconé (vraisemblablement les environs du plateau de la place d'Youville)… soubz laquelle haulte terre vers le nort est la ripviere et hable de Saincte Croix (la rivière St-Charles)… Passé ledit lieu est le demourance et peuple de Tequenonday (vraisemblablement Sillery) et de Hochelay (peut-être Portneuf) lequel Tequenonday est sus une montaigne et l'aultre en ung plain pays*[2]. »

Le boisé Tequenonday a été mis en valeur par la Commission de la Capitale nationale en 2007, dans l'opération du grand chantier du boulevard-promenade Champlain, à l'occasion du 400e de la fondation de Québec. Les fouilles menées par les archéologues au moment de l'instauration du boisé Tequenonday ont permis de trouver sur ce site des centaines d'artéfacts remontant jusqu'à 6 000 ans. La Commission a organisé un sentier pédestre

[1] Delâge, Denis, *Kebhek, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines*, p. 108.
[2] Cartier, Jacques, *Voyages au Canada*, p.101.

parmi la forêt de pins blancs centenaires et de quelques autres variétés d'arbres typiques de la forêt québécoise ancienne. L'événement *KWE ! À la rencontre des peuples autochtones* s'est tenu sur ce site en juillet 2008. Quatre sculptures sur bois produites par des artistes amérindiens y ont alors été installées. On accède au site par le stationnement des Cageux. Nous ne nous y rendrons pas aujourd'hui, mais il faut y aller.

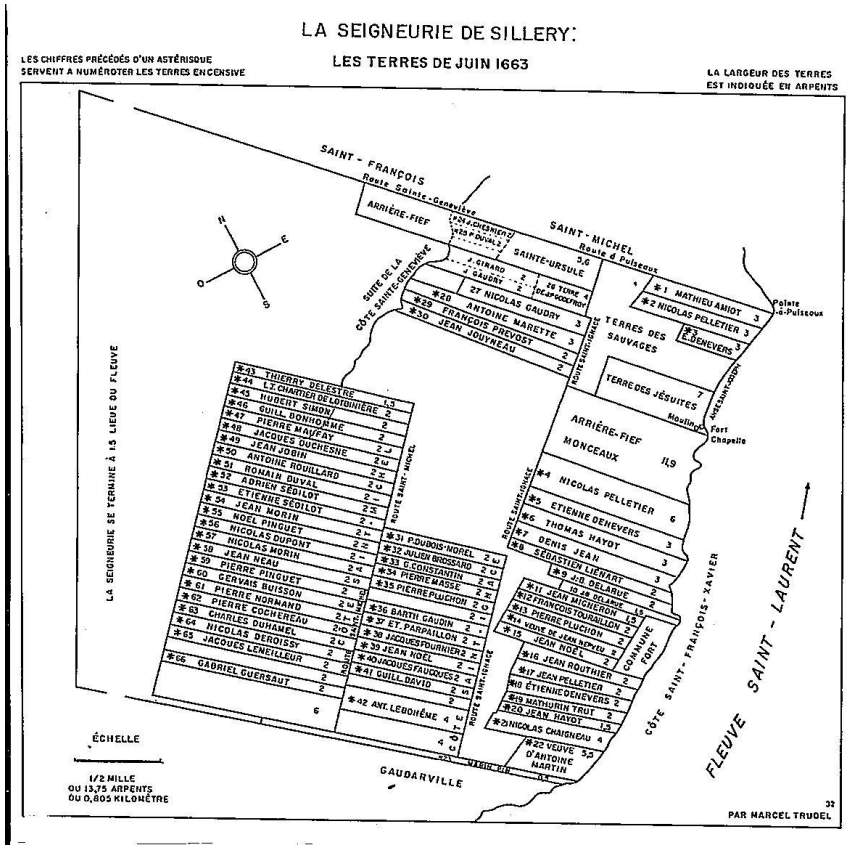
Tequenonday : lieu d'observation des Premières Nations sur le fleuve Saint-Laurent

La définition du périmètre de l'ancienne ville de Sillery remonte à la création de la paroisse catholique de Saint-Colomb de Sillery en 1855. Mais pas tout à fait… J'y reviendrai. La paroisse a obtenu le statut de municipalité en 1856 sur la base du même territoire. Le patronage de Saint-Colomb, ou Saint-Colomban en français, a été abandonné par la paroisse catholique en 1969 et remplacé par celui de Saint-Michel, en rappel de la *réduction* des Jésuites, que nous allons voir dans quelques minutes.

Pourquoi la paroisse se nomme-t-elle St-Colomb de Sillery ? Colomban de Luxeuil était un moine catholique irlandais de la fin VI^{e} siècle début VII^{e} siècle, missionnaire en Gaule, en Allemagne, en Helvétie. Or la nouvelle paroisse de Sillery comptait de nombreux paroissiens irlandais qui gagnaient leur vie aux chantiers maritimes de Sillery. Et l'église de Sillery sera longtemps bilingue.

J’ai dit : pas tout à fait le même périmètre en 1855 et en 2001. En effet, il faut soustraire le collège Mérici de l’espace initial de la paroisse. L’espace initial était limité à l’est par la côte Gilmour, alors partie de Sillery. Le parc des Champs-de-Bataille est créé par le gouvernement du Canada sur les terres des Ursulines en 1908. En compensation, les Ursulines recevront le domaine Marchmont, emplacement actuel du collège Mérici, qu’on détachera alors de la municipalité de Sillery.

Le fil de l’histoire fait remonter la paroisse de Sillery à la seigneurie de Sillery. Les seigneuries sont abolies par le parlement du *United Canada* en 1854. Cette seigneurie de Sillery avait été créée en 1651, donc très tôt dans l’histoire de la Nouvelle-France. Elle couvrait une lieue de façade sur le fleuve, depuis la limite de la banlieue de Québec, sur une lieue et demie de profondeur. C’est-à-dire ?



Dans son *Terrier du Saint-Laurent en 1663*, Marcel Trudel établit qu’une lieue vaut environ cinq kilomètres. La banlieue, c’est-à-dire le lieu où

s’exerce le ban ou l’autorité de la ville, s’étend donc des fortifications à l’avenue Maguire. De fait, la seigneurie de Sillery se délimitait à l’est par la côte de Sillery, l’avenue Maguire, l’avenue Painchaud. À l’ouest, la seigneurie de Sillery voisinait la seigneurie de Gaudarville, suivant une ligne qu’on tracerait aujourd’hui à quelques centaines de mètres à l’ouest du pont Laporte en direction nord-ouest. En profondeur, la seigneurie de Sillery nous amènerait aujourd’hui au-delà de la rivière St-Charles, dans Duberger et dans L’Ancienne-Lorette.

En instituant la paroisse St-Colomban, on a radicalement réduit la profondeur de la seigneurie. Du côté ouest, Mgr de Saint-Vallier, en 1698, avait séparé en deux la paroisse instituée par Mgr de Laval en 1678, créant ainsi les paroisses de Lorette et de Notre-Dame-de-Foy. Par contre, en instituant la 1re, puis la 2e paroisse Notre-Dame-de-Foy, les deux évêques ont ajouté à la seigneurie, côté est, la châtellenie de Coulonge, le fief St-Michel, etc., jusqu’à la côte Gilmour. Voilà pourquoi l’église St-Michel de Sillery est implantée sur la frontière est de l’ancienne seigneurie.

Mais l’histoire de Sillery ne commence pas avec la création de la seigneurie, bien que ce soit un moment fondamental de son histoire car, sans la seigneurie de Sillery, le toponyme Sillery n’existerait pas.

On a donné le nom de Sillery à ladite seigneurie en 1651 pour honorer le bailleur de fonds de la *réduction* des Jésuites à Ka-Miskouanouangashit : Noēl Brûlart de Sillery.

On a déjà vu que Ka-Miskouanouangashit était un site de pêche depuis très longtemps fréquenté par les Montagnais et les Algonquins, et probablement d’autres nations comme Les Escoumins ou autres. Ce site correspond à la baie de Sillery, qu’on voit dans la documentation actuelle. On y cueillait des milliers d’anguilles en octobre et novembre chaque année. Boucanée, l’anguille se conserve plusieurs mois, particulièrement en hiver.

Informés de la présence temporaire annuelle de nombreuses familles autochtones sur ce site, les missionnaires jésuites viennent y installer une *réduction*, c'est-à-dire une mission, un établissement, un village destiné à convertir les *sauvages païens* à la foi catholique. Pour les convertir, il faut les réduire, c'est-à-dire les sédentariser, les acculturer en paysans français catholiques.

Le premier contact est établi en 1633 par le Supérieur de la mission jésuite à Québec, le Père Paul Le Jeune. Il faut se rappeler que Champlain a installé les Jésuites au parc Cartier-Brébeuf dès leur arrivée en 1625.

> « *Le 12. d'Octobre voyant que i'auançois fort peu, apprenant avec beaucoup de peine des mots décousus, ie m'en allay visiter les cabanes des Sauuages à desseing d'y aller souuent, et me faire l'oreille à leur langue. Ils estoient cabanez à plus d'vne grande lieue loing de nostre maison, et de peur de m'égarer dans les bois ie pris vn long destour sur le bord du grand fleuue de Sainct Laurens. O que de peine (…) Ces chemins sont affreux : j'allois des pieds et des mains, avec belle peur de me laisser tomber. Ie passay par des endroits si estroits, que la marée montant, et m'empeschant de poursuiure mon chemin, ie ne pouvois retourner en arrière, tant le passage me semblait dangereux. Ie grimpay au dessus des rochers, et m'agraffant à une branche qui arrestoit vn arbre abbattu, cet arbre s'en vint rouler vers moy auec vne telle impetuosité, que si je n'eusse esquiué son coup, il m'eût tout brisé, et ietté dans la riviere*[3]. »

Ce parcours du combattant nous fait bien voir combien le décor a changé entre le temps du fondateur Champlain, mort en 1635, et le déploiement du boulevard Champlain dans les années 1960. Il y aura donc beaucoup à raconter.

[3] Le Jeune, Père Paul, *Relation de 1633*, p.2.

L'auteur du texte qu'on vient de lire est le Père Paul Le Jeune.

Le chemin qu'il décrit se déroule donc du parc Cartier-Brébeuf actuel jusqu'à cette anse de Sillery que nous allons parcourir aujourd'hui. En ce temps-là, à marée haute, le fleuve atteignait donc la falaise en certains endroits.

Au fil des rencontres, le Père Le Jeune apprend le montagnais, et dans les échanges naît le projet de créer la *réduction.*

Selon le récit du Père Le Jeune, la proposition en est même faite par le chef Négabamat, très tôt converti à la foi catholique.

Le Père Le Jeune a travaillé ici plusieurs années à fonder Sillery, avec le Père Jean de Quen. Une bonne vingtaine de Pères Jésuites ont œuvré par la suite à Sillery. Avec le soutien de Frères convers. On a en particulier retenu le nom du Frère Jean Liégeois, décapité par les Iroquois sur le plateau derrière la Maison des Jésuites. Et, évidemment, plusieurs ouvriers contractuels venus temporairement de France ou même nés ici.

La côte à Gignac

Avant de prendre la direction de la Pointe-à-Puiseaux, un mot sur la côte à Gignac, ainsi nommée officiellement en 1924. Une abondante famille Gignac vivait dans les environs, dont un conseiller municipal de Sillery. La côte, ouverte en 1831, s'est d'abord appelée *Kilmarnock's Hill*. Nostalgique de son Écosse d'origine, John McNider avait nommé Kilmarnock son immense domaine au sud du chemin St-Louis. Né en 1760, il était prédestiné à Québec… Il avait plusieurs magasins dans la côte de la Fabrique dès avant 1800, mais il était aussi marchand de bois et grand seigneur de Métis-sur-Mer, et fut même député à la Chambre d'Assemblée

en 1792 dès l'application du *Constitutional Act*. Une avenue de Kilmarnock monte à droite dans la côte à Gignac et mène à l'ancien manoir de Kilmarnoc, construit avant 1815, toujours là.

Presque à la même hauteur dans la côte à Gignac, côté ouest, la rue Amyot-Antaiok et l'avenue du Père-Ménard se trouvent dans l'ancien Nolansville. Amyot, un donné des Jésuites et athlète légendaire. Ménard, un missionnaire jésuite disparu dans les bois du Wisconsin et dont on a retrouvé le bréviaire chez les Sioux des années plus tard.

Nolansville était un des quatre villages de Sillery au XIX^{e} siècle : Nolansville, Bergerville, Chemin-du-Foulon, Côte de l'église. Au milieu du XIX^{e} siècle, les fermiers Nolan lotissent la partie sud de leur ferme ; une génération plus tard, les nouvelles rues compteront une vingtaine de familles d'ouvriers des chantiers maritimes. La maison du 1745 côte à Gignac est un bon témoin de Nolansville.

Plus haut dans la côte à Gignac se trouve le parc Falaise. Il s'agit d'un projet résidentiel de 180 maisons construites par l'entrepreneur Eugène Chalifour après la dernière guerre mondiale, dans les années 1948-50. De coquettes petites maisons blanches, crépies, avec toit à deux versants, sont distribuées autour d'un parc et d'un centre de loisirs, converti en logements dès 1960. L'ancien centre de loisirs, sérieusement gâté par son stationnement en façade, donne sur la côte à Gignac. Les urbanistes Jacques Gréber et Édouard Fiset ont collaboré à la conception de ce projet d'urbanisme. Dans ce parc, un sentier vous amène au Cap-aux-Diables. Aujourd'hui, la Ville a mis ce toponyme au singulier ; on ne sait pas pourquoi. Ce toponyme apparaît, au pluriel, pour la première fois en 1685 sur une carte de la Nouvelle-France dessinée par Robert de Villeneuve. Panorama spectaculaire. Peut-être y rencontrerez-vous quelques diables…

Parcours sur le chemin du Foulon

Nous nous trouvons maintenant dans le chemin du Foulon. Cette rue s'achève sans issue au-delà de la côte du Verger (une plantation d'arbres

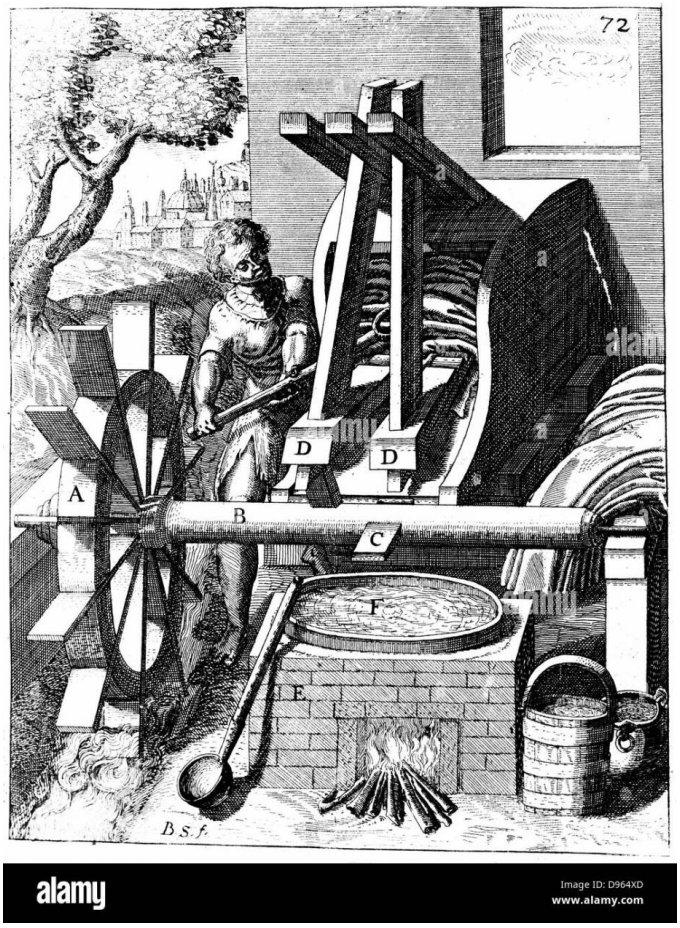
fruitiers ayant appartenu à une famille Couture, puis à une famille Hamel). En fait, direction ouest, le chemin du Foulon s'arrête au pied du Boisé Tequenonday. À l'est, le chemin du Foulon a été effacé après la côte de Sillery. Il se poursuivait autrefois jusqu'à la plage du Foulon, haut lieu de la baignade à Québec avant la construction du boulevard Champlain.

Cette rue, le chemin du Foulon, était une rue ouvrière, d'un prolétariat qui travaille dur, et mal payé, souvent au chômage. Des centaines de manœuvres et de bucherons aux chantiers maritimes. La marée haute menace parfois leurs habitations et leurs familles.

En haut, sur la falaise, dominaient les grands domaines des gouverneurs anglais successifs et ceux des riches *businessmen* anglais venus s'enrichir encore davantage à Québec, essentiellement dans l'industrie du bois.

Le chemin du Foulon s'est établi à partir d'un sentier au pied de la falaise, menant les travailleurs au foulon du Séminaire. C'était quoi, ce foulon ? Un

moulin hydraulique pour fouler la laine tissée. Le mécanisme met en mouvement une batterie de maillets en bois, pour assouplir et dégraisser le tissage avec de l'argile détersive. Le même genre de moulin servait à assouplir les cuirs dans les tanneries.



Le Séminaire, qui était propriétaire sur la falaise (Bois de Coulonge) et à son pied, a construit un foulon en 1710 en bas du ruisseau St-Denys, voisin de la côte Gilmour. Le sentier piétonnier vers le foulon est devenu chemin pour les charrois, puis véritable rue vers les années 1830-40, aux meilleures heures des chantiers maritimes. On l'a prolongé vers l'ouest au-delà de la côte à Gignac 10 à 20 ans plus tard, donc vers 1850, en même temps qu'on établissait la côte Ross descendant du chemin St-Louis, où habitait Charles-Henry Ross, pour rejoindre directement son anse à bois Bridgewater (petite ville d'Angleterre). Il y a une rue Bridgewater plus haut sur le plateau.

Quand vous aurez du temps libre un beau dimanche matin d'automne, je vous suggère une petite marche dans la partie assez hétéroclite du chemin du Foulon vers l'ouest, où quelques anciennes maisons de prolétaires côtoient les extravagantes nouvelles maisons d'architecte. Vous serez peut-être surpris par l'exceptionnelle maison Munro. À la grande époque du bois à Sillery, 1820-1880 environ, les grands propriétaires anglais installés sur les hauteurs concèdent la gérance de leur entreprise à des contractants, qui, eux, gèrent le chantier au quotidien. John Munro est un de ces *boss* intermédiaires. Vers 1875, il se fait construire la magnifique maison du 2508 chemin du Foulon, une mansardée Second empire. Son carré en bois coulissé est revêtu de brique rouge et jaune. Pensez à la Dominion Corset. La maison est exceptionnellement bien conservée, malgré sa couverture en bardeau d'asphalte. Elle est répertoriée et analysée dans l'Encyclopédie de la maison québécoise de Lessard-Marquis (p. 412-416).

2508 chemin du Foulon

Entamons maintenant notre parcours du chemin du Foulon.

Voici, au numéro 2337, une maison du milieu XIX^{e} siècle, rare de ce côté de la rue. Une maison ouvrière typique de son époque. En bois. Un rectangle au sol, un étage, toit à deux versants avec larmier pour couvrir la galerie,

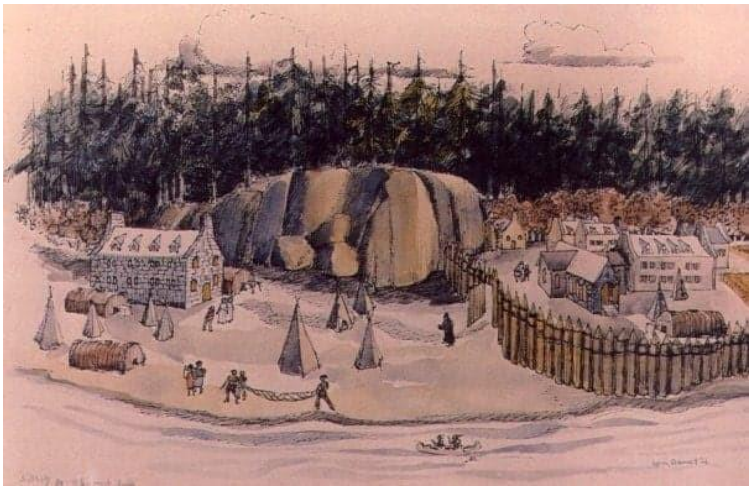
hélas disparue, lucarnes à croupe. Construite après 1830, mais avant que la norme classique impose le rythme régulier des ouvertures en façade, en particulier l'axe bien centré de la porte. Beaucoup de transformations l'ont malheureusement défigurée : annexe ajoutée à l'arrière, galerie avant supprimée, fenêtres à guillotine, porte à carreaux, fenêtre agrandie au pignon, etc.

2337 chemin du Foulon

La marge de recul ? Les historiens et les urbanistes qui ont étudié la marge de recul des maisons à Sillery ont retenu que dans les quartiers ouvriers, Bergerville, Nolansville, Foulon, la marge est de moins de six mètres, et jusqu'à un mètre, alors que les nouveaux quartiers des années 1945-70 se caractérisent par une marge d'au moins six mètres et jusqu'à quinze mètres. De toute évidence, cette maison du 2337 a été victime de l'élargissement et du haussement de la rue. Mais elle est toujours là, alléluia !

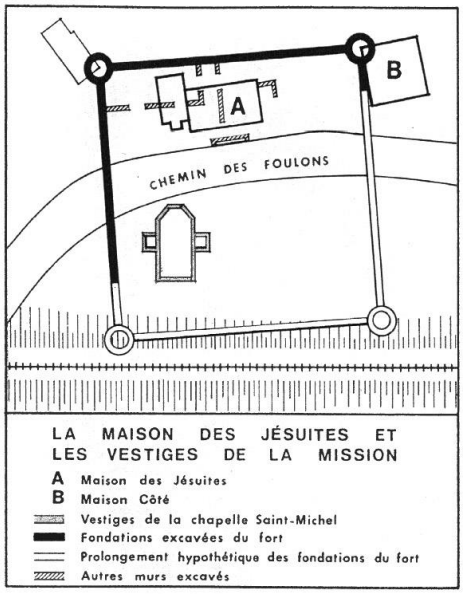
La voie ferrée s'est imposée ici (est-ce assez dire ?) quand on a construit le vieux pont de Québec. 1911. C'est le même chemin de fer qui s'est aussi imposé à Cap-Rouge : l'omniprésent tracel dans le ciel de Cap-Rouge. Il a

tout de même un grand mérite, anachronique il est vrai, celui de démarquer approximativement la *réduction* des Jésuites et l'Hôtel-Dieu des Augustines. Voici une reconstitution, plutôt romanesque, du site des deux établissements en 1642-43-44 :



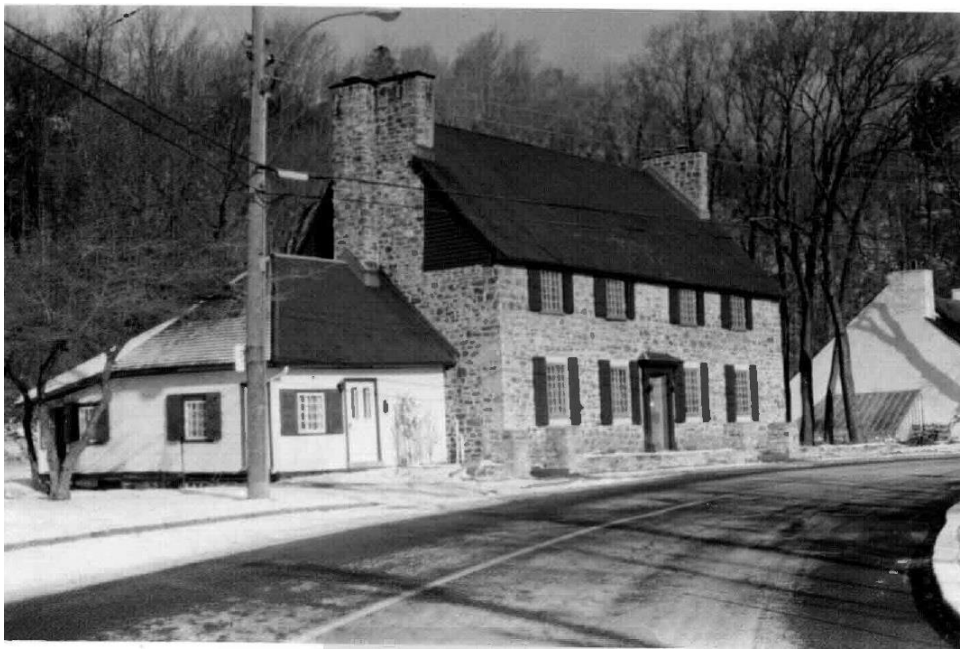
Sillery, il y a 300 ans. Dessin de William Bréault de la Société de Jésus (Archives des jésuites, Saint-Jérôme).

Un relief rocheux séparait les deux établissements, comme le montre la gravure. Mais l'Hôtel-Dieu, à gauche, était clôturé, puisque les Augustines étaient cloîtrées. Les maisons longues de la culture iroquoienne n'ont pas lieu d'être, car il n'y a pas de Hurons, encore moins d'Iroquois, à Ka-Miskouanouangashit dans les années 1640. D'autres erreurs ; qu'importe…



La *réduction* des Jésuites

Pour bien comprendre l'histoire de l'Hôtel-Dieu, rendons-nous à la Maison des Jésuites, et d'abord reprenons le fil de l'histoire des origines de Sillery.



Maison des Jésuites, 2320 chemin du Foulon

Avez-vous vu le film *The Mission* avec Jeremy Irons et Robert DeNiro ? On y évoque la *réduction* des Jésuites chez les Guaranis en Argentine et au Paraguay. Cette *réduction* avait déjà 150 ans quand survient le drame déclenché par le cardinal Altamirano. La *réduction* de Sillery n'aura pas duré 50 ans, mais le projet est le même : réduire les *sauvages errants* à la sédentarité pour les christianiser. Et les « civiliser » !

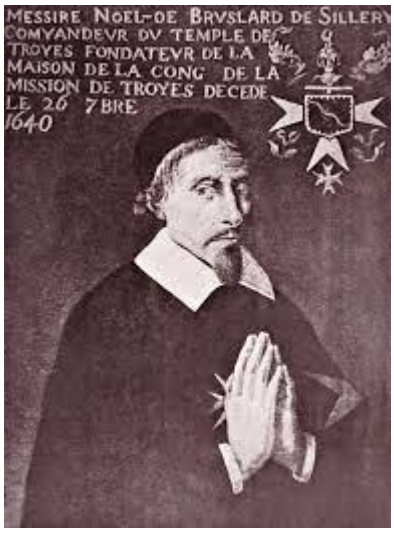
Les panneaux touristiques, aujourd'hui, signalent la « Maison des Jésuites de Sillery ». Le mot « Mission » vient dans la description. Le mot « Réduction » a été annulé. L'ilnu Jacques Kurtness : *« … La réduction, toutes les communautés autochtones la subissent jusqu'à un certain point (…) la réduction, ça veut dire réduction territoriale (…) ça veut dire*

également réduction des ressources, réduction du potentiel humain, réduction mentale, réduction de notre imaginaire, etc.[4]*»*

En 1637, les Jésuites font construire la maison devant laquelle nous sommes. Pas tout à fait la même, bien sûr, car il y aura deux reconstructions, et elle n'avait qu'un seul étage à l'origine. C'était au départ un bâtiment en moellons comme aujourd'hui. Tout à côté, les Jésuites font rapidement construire deux ou trois petites maisons à la française, aussi en moellons, pour loger les familles de Montagnais convertis, en particulier celle de Noël Négabamat et celle de François-Xavier Nénaskoumat. Noël pour remercier Noël Brûlart (on en parle tout de suite), qui était né le jour de Noël ; François-Xavier pour honorer le saint co-fondateur des Jésuites. Au baptême, le *Sauvage* reçoit un nouveau nom conforme à la culture chrétienne.

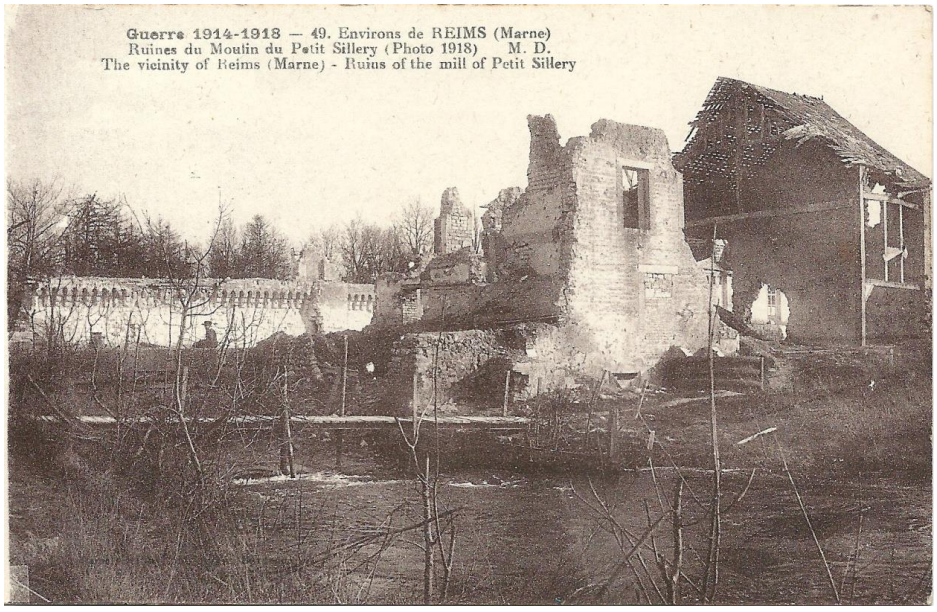
Un four à pain s'ajoutera tout de suite à ces bâtiments. Peut-être un caveau. Peut-être un poulailler ou une porcherie. Mais surtout, bientôt, une chapelle. Le tout entouré d'une palissade. Quand les Iroquois se feront plus menaçants, au milieu des années 1640, la palissade sera remplacée par une véritable fortification en pierre avec quatre tourelles aux angles.

[4] Dufour, Emanuelle, *C'est le Québec qui est né dans mon pays*.



Qui financera ce projet de *réduction* ? Les Relations des Jésuites connaissent un certain succès d'édition en France. Noël Brûlart de Sillery en est un lecteur assidu. C'est un chevalier de l'Ordre de Malte, ambassadeur à Madrid, puis à Rome. Boycotté par Richelieu, il rentre dans ses terres de Sillery à quelques kilomètres au sud de Reims, puis se fait prêtre et distribue sa fortune à son ami Saint Vincent de Paul et à quelques autres bonnes œuvres, comme celle des Jésuites auprès des *sauvages* de la Nouvelle-France.

Reims est au cœur de la Champagne. On peut être tenté de supputer que Brûlart se serait enrichi avec ses bouteilles de bulles. Ce serait oublier que Dom Pérignon n'avait que deux ans à la mort de Brûlart en 1640…



Brûlart institue en 1637 un fonds dont les intérêts vont financer les années d'implantation de la *réduction.* En reconnaissance, les Jésuites lui dédieront la seigneurie qui sera instaurée en 1651 : la Seigneurie de Sillery.

Un autre personnage va jouer un rôle important dans l'installation de cette *réduction* : François Derré de Gand. Derré est le commissaire à Québec de

la Compagnie des Cent-Associés, propriétaire monopole de la Nouvelle-France. Il s'était fait octroyer une terre de 130 arpents sur le site Ka-Miskouanouangashit. Il va donner sa terre aux Jésuites pour l'implantation de la *réduction.* La ville de Sillery n'a jamais pensé toponymiser ce dévoué personnage, « généreux à l'excès », qui menait une « vie exemplaire », qui a beaucoup travaillé au développement des bonnes relations commerciales avec les Autochtones, peut-on lire dans le Dictionnaire biographique du Canada. Un honnête homme oublié. On lui a préféré l'anglais de Laune.

J'ai une énigme à vous soumettre au sujet de cet homme admirable : Derré de Gand est mort en 1641. Ses biographes disent qu'on l'a enterré dans la chapelle Champlain, où Champlain avait été lui-même enterré. Or, l'église paroissiale Notre-Dame de Recouvrance et la chapelle Champlain ont été rasées par un incendie à l'été 1640…

Juste en aval et en partie au nord de cette terre que Derré de Gand donne aux Jésuites, le Gouverneur Montmagny concède juridiquement aux *Sauvages* en août 1646 une terre de quinze arpents de front sur le fleuve, une terre qui s'étend jusqu'à la Pointe-à-Puiseaux vers l'est, et jusqu'à la Grande Allée[5].

On s'étonne aujourd'hui de ce don notarié de quelques arpents de terre à des habitants des Premières Nations. Mais, avant même la mort de Champlain, ces terres d'Amérique étaient devenues la Nouvelle-France, et, un peu plus tard, pour Louis XIV, la Nouvelle-France sera la France même, une province de France. Et l'appropriation sera poussée encore plus loin dans l'histoire de la seigneurie de Sillery, qu'on va bientôt voir, sous prétexte que ces *Sauvages* sont des errants, des chasseurs-cueilleurs, qui n'ont pas la culture de la propriété privée d'un lopin de terre.

Un troisième personnage va jouer un rôle dans cette aventure de Sillery, un rôle plutôt romanesque, pour tout dire : Pierre de Puiseaux et de Montrenault. Des historiens ont dit qu'il était venu au temps de Champlain,

[5] Voir le plan de Trudel à la page 5.

d'autres s'en tiennent au premier document le concernant, daté de 1637, qui fait de lui le propriétaire du fief St-Michel, immédiatement à l'est de la côte de Sillery et de l'avenue Maguire. Dès 1637, il a des ouvriers qui lui construisent une belle grande maison en pierre, au bord de l'eau, juste du côté est de la Pointe-à-Puiseaux. Lui, la toponymie ne l'a pas oublié ! La maison se trouvait donc à l'extérieur de la seigneurie de Sillery, mais elle sera d'un grand secours pour la *réduction.* Il logera les Augustines en 1640-41, puis Maisonneuve en 1641-42. C'était un solitaire de 70 ans passés à son arrivée à Québec. Très malade, dit-on, il était retourné en France en 1644, après avoir annulé son don à la Société Notre-Dame de Montréal, où il était allé vivre. La famille Juchereau va acheter sa terre après sa mort à La Rochelle en 1650. Deux siècles plus tard, la terre de Puiseaux sera intégrée à la nouvelle paroisse de St-Colomban de Sillery, et, éventuellement et conséquemment, à la ville de Sillery.

Cette *mission* de Sillery, pour quels *Sauvages* ? D'abord, les Montagnais, qu'on nomme aujourd'hui les Innus. Mais dès les prochaines pêches à l'anguille, 1638, 1639, des Algonquins de la Mauricie vont réclamer le même traitement. On autorise ces Algonquins à planter leurs tentes hors la palissade, car ils ne sont pas baptisés. Cela se fera bientôt, mais les Jésuites

veulent d'abord vérifier l'authenticité des conversions avant de les intégrer à la *réduction.*

Dans son *Iroquoisie,* Léo-Paul Desrosiers raconte qu'en 1639 *la race algonquine ne songe qu'à s'habituer auprès des Français… Les défrichements sont commencés à Sillery… La construction de quelques maisons pour eux excite un intérêt si vif que plus de huit cents Algonquins en cent canots viennent les examiner, de même que les essarts* (défrichements) *préparés par leurs compatriotes. Plus de dix tribus ont des représentants dans cette vaste délégation* (p. 123). Desrosiers poursuit : en 1643, *trente à quarante familles sont déjà établies là, à demeure, elles sont redevenues sédentaires, elles sont chrétiennes. Elles reçoivent des visites de plus en plus longues de leurs compatriotes* (p. 179). Mais le vent tourne dès l'année 1644 : *Après le combat de Montréal et la capture du père Bressani* (par les Iroquois), *les Algonquins de Sillery se dispersent. Ils croient que les Iroquois vont descendre le fleuve pour les attaquer. Et la réduction ne leur semble pas pourvue d'assez bons retranchements* (p. 185).

La présence des Hurons en ce lieu est plus tardive et occasionnelle. Après les Montagnais et les Algonquins, les Abénaquis s'y installeront, mais pour quelques années seulement. On en trouve l'histoire documentée et détaillée dans l'abbé Scott.

Que fait-on dans cette *réduction ?* À quoi s'occupent ces Montagnais et ces Algonquins catéchumènes ou convertis déjà baptisés ? Comment y vit-on ? D'abord, le baptême donne accès à une toute petite maison française en pierre à l'intérieur des murs de la *réduction.* Le catéchumène y sera éventuellement admis. Le catéchumène s'habille déjà à la française. La cloche sonne tôt le matin pour la messe. On s'habitue à prendre des repas réguliers. On développe le goût de la miche de blé, de la carotte nantaise et des œufs de poule. On va travailler aux champs, comme un bon paysan français. On cultive du blé, des navets, des choux, à quelques centaines de mètres au-dessus de la chapelle. Ces séances de travail sont entrecoupées de leçons sur les grands mystères de la foi chrétienne et sur le code de

conduite du parfait chrétien. On apprend son *Pater* et son *Ave* en les chantant dans sa propre langue, mais la messe est chantée en latin. Les catéchumènes passent beaucoup de temps à la chapelle tous les jours. On prie beaucoup. On ne rate surtout pas les vêpres. On développe la peur de l'Enfer et le désir du Paradis. Une gorgée d'eau-de-vie vous fouette les sangs, mais vous voue aux gémonies et vous exclut de la *réduction.* Viennent les premières neiges, on disparaît dans les bois, à la chasse à l'orignal, en famille. On abandonne les vieillards et les éclopés aux bons soins des robes noires, qui allongent les litanies…

Talon s'est démené pour faire revenir les Récollets, et Frontenac les a installés juste à côté de lui sur la place d'Armes. Pourquoi donc ? Les Jésuites leur paraissaient si excessifs.

La seigneurie de Sillery

Deux mots maintenant sur l'étape de la seigneurie de Sillery. Sans cette étape, il n'y aurait pas de toponyme Sillery. N'oublions pas que les Jésuites ont baptisé l'anse Ka-Miskouanouangashit du nom anse St-Joseph et ont dédié leur *réduction* à St-Michel.

Résumons : Derré de Gand acquiert une terre en 1637 dans la baie de Sillery pour la donner aux Jésuites pour y installer une *réduction*, vu que cette baie de Ka-Miskouanouangashit est fréquentée chaque automne par de nombreuses familles autochtones qui viennent y pêcher l'anguille. En 1646, pour faciliter la tâche des Jésuites et pour stimuler les convertis, le gouverneur Montmagny donne aux *Sauvages* une terre immédiatement voisine de la *réduction.* Le successeur de Montmagny, Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentenay, agrandit en mars 1651 cette « terre des *Sauvages* » pour y instituer une seigneurie large d'une lieue sur le fleuve, depuis la côte de Sillery jusqu'à la seigneurie de Gaudarville, à quelques centaines de mètres au-delà du pont Laporte, et qui s'allonge jusqu'à la route de l'aéroport de L'Ancienne-Lorette. Dans ce même acte de concession, les Jésuites sont nommés tuteurs des *Sauvages* pour la gestion de la seigneurie. En l'honneur du fondateur de leur *réduction,* les Jésuites

désigneront la seigneurie du nom de Sillery. Les *Sauvages* sont volontiers en faveur de cette dénomination ; ils ont déjà chanté des centaines de litanies pour lui ouvrir le Ciel.

Comme tuteurs, les Jésuites distribueront des terres à des colons français, qui auront à payer cens et rente annuels, lods et ventes, et qui devront fournir quelques journées de corvées chaque année. Quels bénéfices les Montagnais et les Algonquins, éventuellement les Abénaquis, ont-ils tirés de leur seigneurie de Sillery ? Longue et trouble et sombre histoire… Les Montagnais et les Algonquins ont quitté définitivement la *réduction* vers 1670 à la suite d'un incendie de la Maison des Jésuites et des sempiternelles épidémies. Certains reviendront parfois pêcher l'automne. Ils ont « abandonné » leur seigneurie. Puis, des Abénaquis, chassés de leurs terres aux USA, vers 1680, sont venus y séjourner deux ou trois hivers. Mais les Jésuites vont instituer en 1683 une nouvelle mission pour ces Abénaquis près des chutes de la rivière Chaudière. Il y a une rue de la Mission à l'est du spaghetti routier de la 20, de la 132 et de la 175. En 1699, les Jésuites constatent l'échec de la *réduction.* Les tuteurs de la *seigneurie des Sauvages* en réclament alors la pleine propriété. Malgré l'opposition véhémente du fils Ruette d'Auteuil, procureur général du Conseil souverain comme son père, Louis XIV la leur a accordée.

Après la Guerre de la conquête, les Jésuites seront interdits de recrutement par les conquérants. À la mort du dernier Jésuite à Québec en 1800, tous les biens des Jésuites au Canada seront décrétés propriété du Roi d'Angleterre. Ce domaine royal sera morcelé vers 1830 en grands domaines que les barons anglais du bois vont acquérir. Ce sera Benmore, Clermont, Cataracouy, Beauvoir, Sous-les-Bois… Les paysans canadiens, parfois installés avant même la création de la seigneurie, disparaissent dans la nature avec leurs maisons, étables, granges, etc. Étrangement, dans toute ma bibliographie, je n'ai pas trouvé une ligne, pas une seule ligne sur eux. Et, *believe it or not* : au tournant du XX^{e} siècle, ces grands domaines de millionnaires anglais seront achetés par une dizaine de communautés religieuses : les Ursulines, les Sœurs de Ste-Jeanne-d'Arc, les Augustines, les

Maristes, Les Frères des Écoles chrétiennes, les Petites Sœurs Franciscaines de Marie, les Pères blancs d'Afrique, les missionnaires du Sacré-Cœur, etc.

Des ruines du moulin à vent des Jésuites ont longtemps subsisté au parc Beauvoir, juste au-dessus de la Maison des Jésuites, quelque part entre les résidences 1569 et 1585 avenue du Parc-Beauvoir. Aujourd'hui, de l'asphalte. Ce moulin aurait été érigé sur la terre du censitaire Nicolas Pinel dès 1648. Parc Beauvoir est aujourd'hui une enclave de millionnaires, qui se sont installés sur de la terre rapportée des centres d'achat de Place Ste-Foy, Place Laurier. Inconcevablement, la ville de Sillery avait autorisé le dépôt de 22 mètres de terre sur le cimetière des Amérindiens de la *réduction*. Ce sont les Pères Maristes qui ont loti ces terrains. Les Maristes avaient acquis le domaine de la Villa Beauvoir en 1929 pour en faire leur grand séminaire. La villa avait été construite en 1849 par le grand entrepreneur maritime Henry Lemesurier. La villa est toujours là, agrandie, rafistolée, phagocytée, mais toujours magnifique.

Les Jésuites ayant milité dans leurs Relations, dès 1635, pour la création d'un hôpital pour les *Sauvages* à Québec, voilà que la duchesse d'Aiguillon finance un Hôtel-Dieu pour secourir ces « pauvres sauvages ». Les Augustines arrivent à Québec fin juillet 1639. Le chantier de construction de l'Hôtel-Dieu en haute-ville, sur le site actuel, est déjà en marche depuis l'automne 1637, mais, à l'été 1639, les murailles en pierre sont à peine sorties de terre. On loge donc les religieuses dans la Maison des Cent-Associés sur la Place d'Armes. Hiver 1639-40 abominable : des dizaines d'Autochtones meurent de la petite vérole dans leur non-hôpital. Et l'une des trois Augustines décède avant la fin de l'année.

Constatant que l'approvisionnement en eau en haute-ville leur posera un insurmontable défi, elles décident, sans doute encouragées par les Jésuites, d'aller s'installer sur le fleuve à 60 pas en amont de la *réduction* des Jésuites, juste de l'autre côté du *platon*, dans les environs des numéros actuels 2340-2344-2346-2337. Les ouvriers abandonnent le chantier de la haute-ville et entreprennent un nouveau bâtiment en pierre de deux

étages, de 96 pieds sur 25. Pendant le chantier, les religieuses transfèrent leur hôpital dans la belle grande maison de Puiseaux. Mais voilà que, tard à l'été 1641, surviennent Maisonneuve, Jeanne Mance et toute la bande des Montréalistes. Et il est trop tard en saison pour aller tout de suite s'installer à Montréal. Les Augustines leur cèdent la place et vont se loger dans leur Hôtel-Dieu sans toit. Un autre hiver de grande misère.

Quand, enfin, leur hôpital sera à peu près fonctionnel, en 1644, les Iroquois apparaîtront dans le décor. Le gouverneur Montmagny fournit aux religieuses des équipes de six soldats qui se relaient toutes les 24 heures. Cela ne peut durer, et Montmagny ramène les religieuses à Québec. Et les ouvriers reprennent la construction de l'Hôtel-Dieu sur son site actuel.

L'hôpital de Ka-Miskouanouangashit était construit sur une terre acquise par la duchesse d'Aiguillon, pour nourrir l'hôpital. Cette terre s'allongeait jusqu'aux environs du chemin des Quatre-Bourgeois sur 18 arpents de front.

Cinq ans après leur abandon, l'hôpital et la terre seront rachetés par la veuve Anne Gasnier de Monceaux et son gendre Denis-Joseph Ruette d'Auteuil, procureur général du Conseil souverain. D'Auteuil était aussi propriétaire d'une maison dans le parc Montmorency au sommet de la côte de la Montagne et d'un terrain sur lequel une rue lui est aujourd'hui dédiée, la rue d'Auteuil. C'est ici, dans l'ancien Hôtel-Dieu devenu manoir de Monceaux, que Frontenac, dans un de ses moments de furie, exila l'avocassier d'Auteuil. Quand le fief Monceaux sera vendu en 1737, à la mort du fils François-Madeleine-Fortuné Ruette d'Auteuil, le manoir n'est plus que *mauvais bâtiments hors services*, selon le notaire.

En montant sur le plateau, on rencontre aujourd'hui la rue des Hospitalières, l'avenue de Monceaux, le boulevard Liégeois, l'avenue Jean de Quen. Tous ces odonymes sont fondés sur la *réduction* jésuite et sur l'hôpital des Augustines. Au-dessus de leur *réduction*, les Jésuites avaient construit un moulin à vent et ils y avaient implanté un cimetière pour les Autochtones.

Le chemin St-Louis commence à se constituer en 1652, comme limite nord des terres concédées. En 1652, le sentier qui court du Château St-Louis (emplacement du monument à Champlain) au Cap-Rouge est déjà pratiqué à travers la forêt, et s'appelle la Grande Allée.

Après la Guerre de la conquête, le premier occupant de la maison des Jésuites convertit les bâtiments en brasserie, et le coteau sera couvert de houblon. Un siècle plus tôt, les Jésuites eux-mêmes cultivaient le houblon ici et produisaient de la bière.

Dans son site du patrimoine, la Ville de Québec nomme la maison du 2316 Maison George-William-Usborne. Je ne comprends pas. Cette maison typiquement française est là depuis le XVIII^{e} siècle. Elle était là vraisemblablement avant la Guerre de la conquête. Elle logeait probablement le métayer ou les employés des Jésuites. Comme il s'agit d'un bien jésuite, le gouvernement anglais s'en est déclaré propriétaire en 1800. La maison est d'abord louée à un brasseur, Mr Hullett, qui meurt en 1815. Puis Usborne a loué la maison, mais n'en a jamais été propriétaire. C'était un petit marchand de bois, et plusieurs autres marchands de bois ont loué la maison après lui. La maison est classée patrimoniale en 1972. Elle était à vendre avant la pandémie au prix de 539 900 $.

2316 chemin du Foulon

2316 chemin du Foulon (13 septembre 2022)

Maison française, donc, en moellons, crépie, posée sur le sol sans fondation apparente ; pas de perron ni de galerie ; porte pleine décentrée en façade, fenêtres à deux battants six carreaux avec contrevents ; toit en bardeau à deux versants droits qui débordent à peine le mur, percé de lucarnes à croupe ; deux cheminées alternées au faîte. Une photo de 1980 montre le pignon ouest dépourvu de fenêtres. Les a-t-on ajoutées ou les a-t-on restaurées ? En Nouvelle-France, il était de règle que le pignon nordet soit plein, sans fenêtres, pour se garder des vents dominants. Mais ce pignon n'est pas nordet.

2316 chemin du Foulon (1980)

2300 chemin du Foulon

Voici une maison d'ouvrier tout à fait caractéristique du milieu du XIX^{e} siècle. Maison rectangulaire en bois, petit gabarit, asymétrie des ouvertures de la façade, mais fenêtres de format identique, toiture avec larmier couvrant la galerie, lucarnes, cheminée. Certes, les portes et fenêtres, le revêtement des murs ne sont pas d'origine, mais tout est en bois, et les rénovations semblent avoir respecté la maison d'origine.

À partir d'ici, vers l'est, on verra plusieurs maisons multifamiliales très intéressantes, ayant chacune leur personnalité architecturale. Plusieurs autres maisons semblables dans cette rue ont disparu, victimes d'incendies ou de leurs propriétaires… Ces maisons, qu'on dirait peut-être de ville aujourd'hui, appartenaient généralement aux compagnies de bois qui les louaient à leurs employés. Ce sont aujourd'hui des copropriétés.

En face du hangar à bateaux, le ruisseau des Jésuites. En lisant les documents anciens, les dessins des arpenteurs, on est étonné de la quantité de ruisseaux qui descendaient du plateau qui s'élève du Cap-Rouge au Cap-aux-Diamants. Il y avait, dès la fin du XVII^{e} siècle, des tanneries au pied du coteau Ste-Geneviève, dans St-Roch. Ces tanneries

dépendaient des ruisseaux qui s'écoulaient du plateau. Philippe Aubert de Gaspé décrit le ruisseau qui descendait de la rue St-Denis, contournait les Ursulines, traversait la place devant le collège des jésuites, aujourd'hui la place de l'hôtel de ville, et allait se déverser par la côte de la Canoterie dans la rivière St-Charles. La ville de Sillery est délimitée à l'est par le ruisseau St-Denys. Quand les Augustines ont construit leur Hôtel-Dieu ici, le ruisseau St-Laurent descendait tout près à l'ouest. L'aqueduc du lac St-Charles arrive à la rue de l'Aqueduc en 1850. Mais il n'y a pas d'aqueduc ici, au chemin du Foulon, avant la fin du XIX^{e} siècle. Ces petites maisons de prolétaires n'ont donc pas l'eau courante. Je vous laisse imaginer les conditions sanitaires et la mortalité infantile.

Au 2280-2284 chemin du Foulon, une magnifique maison multifamiliale, toit en tôle à baguette (il n'y a pas de tôle à baguette à Québec avant 1860), larmier, lucarnes, revêtement en planches à clin, portes et fenêtres en bois harmonieusement disposées. Mais où sont passées les cheminées ?

2280-2284 chemin du Foulon

2280-2284 chemin du Foulon (13 septembre 2022)

Au 2266 chemin du Foulon, milieu XIX^{e} siècle, une autre vraie maison d'ouvrier. Belle harmonie asymétrique de la façade. Galerie couverte par le larmier. Lucarnes à pignon. Cheminée éliminée. Surélevée quand ?

2266 chemin du Foulon

Au 2240-2244 chemin du Foulon, une autre maison ouvrière multifamiliale du milieu XIX^{e} siècle. À la fois bien entretenue et maltraitée par son ou ses proprios. Les portes et fenêtres lui enlèvent une bonne part de son cachet centenaire. L'élimination des cheminées est également regrettable. Trois logements réduits à deux ?

2240-2244 chemin du Foulon

Le 2209-2213 chemin du Foulon. Impressionnante restauration. Façade rigoureusement classique. Revêtement en bois à clin ou en vinyle ? Portes et fenêtres. Cheminées. Lucarnes à deux versants. Larmier ?

2209-2213 chemin du Foulon

La maison située au 2208-2212 chemin du Foulon est intéressante. La sauvegarde des ouvertures, le revêtement, le toit illustrent bien le classicisme québécois de l'époque. Le 2210 était à vendre récemment au prix de 350 000 $, 1360 pieds carrés, habitables, trois chambres sous le toit, salle de bain, salle d'eau, pas de cave, construite en 1830, disait l'agence.

2208-2212 chemin du Foulon

Au 2204-2206, une belle maison double du milieu XIX^{e} siècle dans un beau décor. Planche à clin, portes et fenêtres. Larmier. Lucarnes à fronton. Tôle à baguette. Cheminées (leur emplacement ?).

2204-2206 chemin du Foulon

2200 chemin du Foulon : cette maison, également du milieu du XIX^{e} siècle, se démarque des maisons d'ouvriers du quartier par son portail impressionnant, ses dimensions, l'harmonie classique des ouvertures, son toit en tôle à la canadienne, ses trois lucarnes à croupe, ses fenêtres à battants avec imposte, ses colonnes classiques portant le larmier. Au milieu du versant arrière du toit, la cheminée a vraisemblablement été déplacée. Sûrement une maison de patron.

2200 chemin du Foulon

Au 2146-2180 chemin du Foulon, ce sont les Habitations Montferrand. 1969. Architecte : Gilles Chabot. Modernité : géométrie et asymétrie. Mais pas de répétition mécanique comme dans les maisons en rangée actuelles. Matériaux : panneaux moulés en Siporex (béton cellulaire), qui était alors un nouveau matériau, un béton qui intègre l'isolation, clairement montrés dans leur état brut, et qui se prêtent à une grande flexibilité architecturale. Personnalisation systématique : les futurs propriétaires ont participé à toutes les étapes de la conception et de la construction.

2146-2180 chemin du Foulon

Ce projet d'habitation porté par le Jos Montferrand de Gilles Vigneault a été conçu comme une variante de commune, alors à la mode, une espèce de coopérative. Tous proprios de tout, tout à tous, une grande cour commune, les repas partagés… Quand il fallut décider de poursuivre le projet, le consensus s'est effrité. On avait découvert la tranquillité, la sainte paix… au bord de l'eau… Il en reste des jardins communautaires, tout de même.

Sillery : l'industrie du bois… et du pétrole

Nous voici au pied de la côte de Sillery. Jusqu'aux années 1960, le chemin du Foulon se poursuivait, avec ses maisons d'ouvriers, ses dépanneurs, ses tavernes, jusqu'à la côte Gilmour. Le foulon du Séminaire avait depuis longtemps disparu.

Le développement du chemin du Foulon s'était fait en dépendance totale de l'industrie du bois, des chantiers navals et de l'exportation de nos chênes, de nos pins en Angleterre. En 1820, 1830 et pendant encore 100 ans, le travailleur se rend à pied à son travail, comme il l'a toujours fait. Il habite donc le plus près possible de son travail. Et, pour allonger la journée de travail du travailleur, le capitaliste loge son employé le plus près possible du chantier. Et ce chantier est partout au pied de Sillery. Le quai Frontenac s'allonge dans le fleuve devant l'église St-Colomb. Et une vingtaine d'autres s'accrochent au chemin du Foulon. Certains étés, plus de 1 000 voiliers s'ancrent autour de Québec. Presque tous venus chercher du bois pour l'Angleterre. Le dessin qui suit montre les quais des chantiers

navals et de chargement du bois, depuis les plaines d'Abraham jusqu'à Nolansville (le quai des Cageux).

Le bois venait des hauteurs de l'Outaouais et de la St-Maurice par flottage. Les draveurs rassemblaient les troncs d'arbres et les liaient les uns aux autres pour former d'immenses « cages » transportées par le courant jusqu'à Québec. La descente des rivières et du fleuve pouvait durer jusqu'à deux semaines et davantage. C'est pourquoi les cageux installaient une petite cabane où ils se relayaient pour dormir. À destination, on défaisait les cages, puis on équarrissait les billots de bois pour assurer leur stabilité sur les bateaux soumis au roulis et au tangage de la mer.

To market de Frances Ann Hopkins (source : Le kiosque médias)

Les bateaux en fer, d'abord à vapeur au tiers du XIX^{e} siècle, puis alimentés en pétrole, vont remplacer les voiliers en bois avant la fin du XIX^{e} siècle. Ils vont du coup tuer le chemin du Foulon. Les fils des ouvriers du bois vont aller travailler en usines de chaussures dans St-Roch. Les maisons abandonnées, parfois encore occupées par des miséreux, vont être progressivement remplacées par des réservoirs de pétrole, quand

l'automobile et le camion vont se répandre dans les années 1930. Mais certaines vont survivre, comme on l'a vu. Plus encore, des petites gens qui n'ont pas les moyens de s'éloigner de la ville vont aménager les vieux logis délabrés en chalet d'été au bord du fleuve, parmi les réservoirs.

Lors de la construction du boulevard Champlain, il y avait des réservoirs de pétrole un peu partout au pied de la falaise, depuis l'actuel port de Québec jusqu'à l'anse Victoria, où se trouve le quai des Cageux. Irving avait plusieurs réservoirs dans le stationnement du quai des Cageux.

Avant l'automobile, l'architecte Peachy avait conçu Notre-Dame-de-la-Garde au bord de l'eau.

L'implantation du boulevard Champlain pour donner accès au nouveau pont Laporte en 1970 va changer le décor de l'église et tout l'environnement du pied de la falaise.

Auparavant, les pétroliers venaient s'amarrer aux quais de Sillery et de Québec.

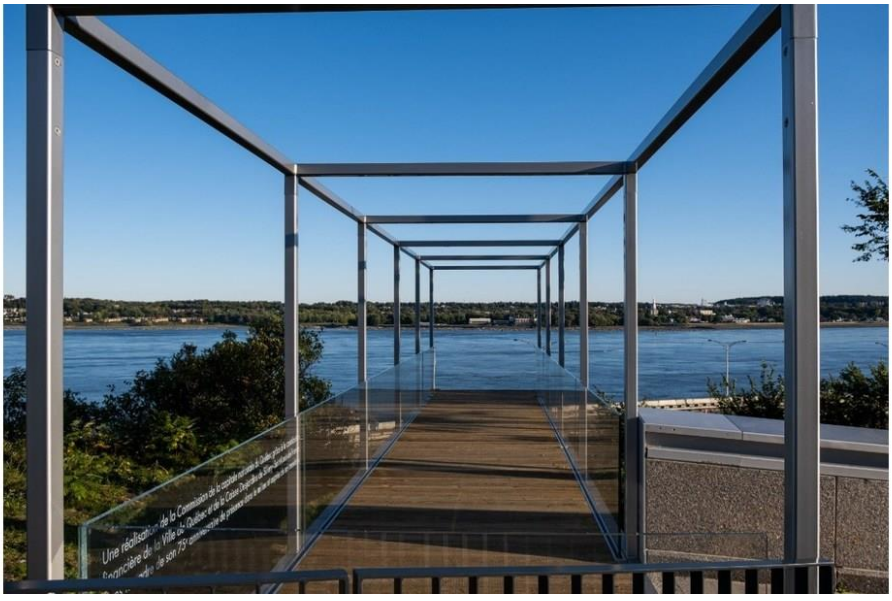
La Pointe-à-Puiseaux et l'église St-Colomban

La Pointe-à-Puiseaux, l'église St-Colomban ou St-Colomb ou St-Michel de Sillery. Construite en 1854, selon les plans de l'architecte Goodlatte Browne, bâtiment et ameublement, le même architecte qui a fait Chalmers-Wesley sur Ste-Ursule, presque en même temps. Mais la flèche du clocher est de 1880, œuvre de Joseph-Ferdinand Peachy. Tournez-vous maintenant

vers l'église de St-Romuald, conçue par Charles Baillairgé. Lequel des deux clochers s'approche le plus du bon Dieu ? On raconte que c'est le défi qu'on a lancé à Peachy lors de la signature du contrat.

Devant l'église, un étonnant monument aux saints martyrs jésuites vous rappellera les bonnes pages de votre petit catéchisme.

Plus bas, en marge de la côte de Sillery, il faut expérimenter le nouveau belvédère de Sillery. Panorama différent de celui du Cap-aux-Diables. Et vertige garanti.



Vu d'ici, on conçoit assez aisément que Sillery-Ste-Foy est un arrondissement vert, si l'on excepte les grands centres commerciaux du boulevard Laurier. Heureusement, on ne les voit pas d'ici. La construction du boulevard Champlain il y a 50 ans a effacé les berges qui n'étaient plus vraiment naturelles, comme les avait vus Jacques-Cartier il y a près de 500 ans (1535). Mais la conversion du boulevard en promenade, au cours des dernières années, nous a permis de retrouver le plaisir du fleuve, ce grand boulevard de notre Histoire.

En terminant, je vous invite à jouer aux touristes et monter au sommet de la tour du quai des Cageux. C'est une expérience extraordinaire. Là, le St-Laurent vous parle. Vous y verrez passer du bien beau monde : Cartier en route pour Hochelaga et la Chine, Champlain en canot pour les Grands Lacs, Maisonneuve et Jeanne Mance qui s'en vont fonder Ville-Marie, Frontenac qui s'en va porter la guerre aux Iroquois, Laval qui visite son diocèse continental… Tous nos ancêtres… Aujourd'hui, une bonne part des marchandises qui entrent au Canada passe ici.

Le fief de Puiseaux est acheté par Noël Juchereau des Chastelets, le frère de Juchereau de Maure, qui a laissé son nom à St-Augustin, derrière Cap-Rouge. Cette terre sera nommée fief St-Michel. Et le Séminaire de Mgr de Laval va l'acheter en 1676 ou 78. Et Murray va l'acheter du Séminaire en

1761 ou 63. S'il était resté chez lui plus longtemps, disons trois siècles, le bon vieux Puiseaux aurait eu devant sa porte le chantier de construction des deux parties centrales successives du Pont de Québec. 180 pieds, tout de même…

L'histoire de Sillery commence par l'anguille en 1637, comme nous l'avons vu. Mais cette histoire a bien failli tourner court. En 1650, le nouveau gouverneur Louis d'Ailleboust de Coulonge décide de s'approprier les trois arpents où se fait l'essentiel de la pêche à l'anguille sur la Pointe-à-Puiseaux *et ses fermiers en ont chassé avec violence et à coups de pierres les pauvres sauvages chrétiens, lorsqu'ils s'approchaient de cette pointe pour suivre les anguilles qu'ils prennent avec le harpon, selon leur coutume*[6]. Tous les gouverneurs de la Nouvelle-France ont cherché des appoints à leur salaire. Ici, les pères Ragueneau (auteur du texte cité) et Jean de Quen ont sorti les griffes. Sans l'anguille, la réduction jésuite aurait-elle vécu ? Y aurait-il eu en 1651 une seigneurie de Sillery ? Existerait-il aujourd'hui un toponyme Sillery ?

Hélas ! il n'y a plus d'anguille à Sillery.

Références

Anonyme, Plan de conservation, Site patrimonial de Sillery, Gouvernement du Québec, non daté mais 2013, 103 p. Sur la Toile.

Aubin, Laurent, Entre patrimonialisation et aménagement du territoire…, Mémoire de maîtrise, UL, 2019, 113 p.

Bernier, André, Le Vieux-Sillery, éd. Les Cahiers du patrimoine, MAC, Québec, 1977, 162 p.

Bourque, François, Le Projet qui a changé le Chemin du Foulon, dans Le Soleil, 17 juillet 2020.

Bulletin APHCQ, Patrimoine historique : enjeux et menaces, printemps 2013, p.1-13.

Cartier, Jacques, Voyages au Canada, Lux éditeur, 2002.

Commission des biens culturels du Québec, Étude de caractérisation de l'arrondissement historique de Sillery, 2004, 54 p.

Communauté métropolitaine de Québec, Boisé de Tequenonday.

[6] Scott, Henry-Arthur, Notre-Dame de Sainte-Foy, p.529.

Delâge, Denys, Kebhek, Uepishtikueiau ou Québec : histoire des origines, dans Les cahiers des dix, no 61, 2007.

Desrosiers, Léo-Paul, Iroquoisie, tome 1, Septentrion, 2014.

Dictionnaire biographique du Canada.

Dion-McKinnon, Danielle, Sillery au carrefour de l'histoire, Boréal Express, 1987.

Dufour, Emanuelle, C'est le Québec qui est né dans mon pays, Éditions Écosociété, 2021.

Ferland, Jean-Baptiste Antoine, Études et recherches biographiques sur le Chevalier Noël Brulart de Sillery, 23 p., BAnQ numérique.

Gagnon-Pratte, France, L'Architecture et la nature à Québec au dix-neuvième siècle : les villas, Musée du Québec, 1980, 334 p.

Lamontagne, Paul-A., L'Histoire de Sillery, 1630-1950, Sillery, 1952.

Lavoie, Michel, C'est ma seigneurie que je réclame, La lutte des Hurons de Lorette pour la seigneurie de Sillery, 1650-1900, Boréal, 2010, 563 p.

Légaré, Denyse et Labrecque, Paul, L'Arrondissement historique de Sillery, collection Histoire de raconter, 2008, 26 p.

Légaré, Denyse et Labrecque, Paul, La Maison des Jésuites de Sillery, collection Histoire de raconter, 22 p.

Le Journal des Jésuites, BAnQ numérique.

Les Relations des Jésuites, éd. du Jour, 6 volumes. Aussi sur BAnQ numérique.

Lessard, Michel et Marquis, Huguette, Encyclopédie de la maison québécoise, Les éditions de l'homme, 1972.

Morency, Rémi, pour Annexe/U, une division de Groupe/A, Caractérisation des paysages du chemin St-Louis, 2012, 171 p.

Musées numériques Canada, Histoires de chez nous. Vivre au cimetière…

Relations des Jésuites, tome 1, Éditions du Jour, 1972.

Ricard, Pierre François, Mémoire sur la trame historique et identitaire de Sillery, 13 p., 13, 6, 2013.

Savard, Rémi, La « réduction » de Sillery 1638-1660, Maquette de l'idée de « réserves indiennes », Recherches amérindiennes au Québec, vol. 38, no 2-3, 2008, sur Érudit.

Scott, Henri-Arthur, Notre-Dame de Sainte-Foy, 2 volumes, J.A.K. Laflamme, Québec, 1902.

Séguin, Robert-Lionel, L'habitation traditionnelle au Québec, Les Cahiers des dix, No 37, 1972, p.191-222.

Société d'Histoire de Sillery, Sillery, Un patrimoine à sauvegarder, mars 2013, 24 p.

Trudel, Marcel, Le Terrier du Saint-Laurent en 1663, éd. Université d'Ottawa, 1973, 618 p.

Ville de Québec, Patrimoine bâti et Toponymie. Sur la Toile.

Plusieurs autres sites sur la Toile et articles sur Érudit.

© Jacques Bachand, 10 octobre 2022 – Tous droits réservés